

Chronique de documentation

J. H.

Volume 34, Number 2, 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103581ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103581ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

H., J. (1966). Review of [Chronique de documentation]. *Assurances*, 34(2), 142–151. <https://doi.org/10.7202/1103581ar>

Chronique de documentation

par

J. H.

Les publications de l'A.F.I.A.: World, New York.

142 I – Brazil

L'American Foreign Insurance Association est un groupement de compagnies d'assurances américaines, qui veulent faire affaires à l'étranger. Les sociétés englobées garantissent le risque suivant la part qu'elles ont acceptée, mais c'est l'Association qui voit à l'acceptation des assurances, au règlement des sinistres et, en général, à l'administration des affaires souscrites en dehors des États-Unis et du Canada. Entreprise considérable, aux puissantes ressources puisqu'elle groupe des sociétés comme la Hartford, la Home of New York et la St. Paul Fire & Marine, l'A.F.I.A. traite dans de très nombreux pays. Périodiquement, elle fait paraître des études portant sur les endroits où elle fait affaires. C'est ainsi qu'elle vient de consacrer l'exemplaire d'automne 1965 de sa publication au Brésil, cet énorme pays d'Amérique du Sud qui a une population de quatre-vingts millions d'âmes et qui a à peu près la moitié de la superficie de l'Amérique du Sud. Comme certains autres pays dans cet immense continent, le Brésil donne de remarquables exemples d'urbanisme et d'architecture dans les villes. C'est cela, son essor économique et, aussi, ses problèmes sociaux, économiques et financiers que les auteurs de la plaquette de l'A.F.I.A. ont voulu présenter. Ils l'ont fait de façon intéressante, en illustrant le texte avec des photos magnifiques qui nous conduisent de Bahia à Rio et à Brasilia, l'œuvre si discutée et si remarquable du grand architecte qu'est Oscar Niemeyer.

II — Turkey

Nous avons reçu plus récemment une seconde étude, sur la Turquie cette fois. Bien présentée également, elle nous apporte des données rapides, mais assez précises sur le milieu turc, que nous connaissons mal, même si nous savons que la Turquie garde les Dardanelles face à la Russie immense, qu'elle est l'héritière de Bizance et de l'empire Ottoman, qu'Ataturk l'a amenée à l'heure de l'Occident en lui faisant traverser les siècles au pas de course en quelques années. L'étude de l'A.F.I.A. est brève, mais agréable à lire. Elle contient également une page sur les assurances telles qu'on les pratique dans un pays lointain, bien différent de l'Amérique, qui a ses coutumes, ses usages, ses besoins et son commerce.

143

La couverture rappelle ces carreaux de céramique que l'on voit aussi bien en Turquie que partout où se retrouve l'influence arabe: d'Espagne en Asie mineure, et dont il y a de si jolis souvenirs dans un musée de Lisbonne, avec des tapis somptueux et des verreries délicates du Proche-Orient.

Nous félicitons le très dynamique président de l'A.F.I.A., M. F. Arthur Mayes, et ses collaborateurs, de cette excellente publicité faite à leurs affaires à l'étranger.

Notes sur la contribution espagnole à la formation et au développement de l'assurance maritime internationale du XIIIe au XVIIIe siècle. Par Ramon Sanchez Trasancos, dans la "Revista Del Sindicato Vertical de Seguro". No 118, Octobre 1953.

Nous sommes bien en retard pour signaler cet article à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux origines de l'assurance maritime et à son évolution en Espagne, à une époque où celle-ci jouait dans le monde extérieur une place de premier rang. La découverte de l'Amérique par Christophe

Colomb avait rendu considérable le rôle de l'Espagne comme puissance coloniale et maritime. Pour faire face à ses besoins, celle-ci devait nécessairement utiliser l'assurance créée ailleurs, mais que le commerce extérieur utilisait déjà abondamment. A la technique existante, les Espagnols devaient apporter leur contribution. C'est celle-ci que Monsieur Trancos dégage dans cet article publié à la suite du congrès de l'Union Internationale d'Assureurs Maritimes de 1953.

144

Les Pionniers de la Science Canadienne. University of Toronto Press, 1966, Toronto.

Ce livre de 146 pages prend place parmi ceux que la Société Royale du Canada a fait paraître depuis quelques années dans la collection "Studia varia". Il est consacré à l'œuvre de quatre biologistes canadiens qui ont ouvert la voie aux recherches au XIXe siècle, de l'abbé Léon Provencher à Georges Lawson, de James Bowell à Sir John Lawson. Ceux-ci ont vécu à une époque où les moyens mis à la disposition des chercheurs au Canada étaient bien limités. Et, cependant, les quatre savants ont laissé des travaux personnels valables. Il est intéressant qu'on l'ait rappelé à la Société Royale du Canada, réunie à Charlottetown en 1964 pour fêter l'anniversaire d'un rendez-vous qui devait donner lieu ultérieurement à la Confédération et à l'entrée de l'Île-du-Prince-Édouard dans le Canada. Le livre contient des textes signés par certains membres de la Société qui, durant les divers colloques auxquels ils ont assisté, ont tenu à faire l'éloge de leurs prédécesseurs.

How the New York State Insurance Department serves you.
New York.

Ce que le Commissaire des Assurances de l'État de New-York apporte au public, aux assureurs et aux agents, cour-

tiers et experts, voilà ce que contient cette plaquette. Excellente publicité pour un service qui doit faire savoir ce qu'il fait et quels services il rend dans un domaine où règnerait la plus grande pagaille si le Commissaire n'imposait des règles précises et ne voyait à les faire observer. Ces règles ont trait à l'examen des comptes des assureurs, aux réserves, aux dépôts, à la réglementation des tarifs, des intermédiaires, aux textes des polices, aux statistiques des assureurs, à la liquidation des sociétés déclarées en faillite.

Miron le magnifique, par Jacques Brault. Les Presses de l'Université de Montréal. Avenue Maplewood, Montréal.

M. J. A. De Sève a créé à l'Université de Montréal ce que l'on connaît sous le nom des Conférences J. A. De Sève. Sont invités à y présenter un auteur ou un travail sur la littérature canadienne-française, des critiques de la qualité de Jean-Éthier Blais, de Gilles Marcotte et de Gérard Tougas. Puis, les conférences sont publiées aux Presses de l'Université de Montréal.

Dans le numéro 6, paraît la conférence de Jacques Brault sur "Miron le magnifique", ou Gaston Miron à qui l'on doit les éditions de l'Héxagone. Fort en gueule à l'occasion, Gaston Miron a de la finesse et de l'imagination dans les vers qu'il écrit entre deux imprécations. Écoutez ce que cite Jacques Brault:

"J'ai la trentaine à brides abattues dans ma vie,
Je vous cherche encore pâturages de l'amour,
Je sens le froid humain de la quarantaine d'années,
En dedans qui fait glace, et le froid m'agite."

Il faut féliciter M. De Sève de sa générosité, les presses de l'Université de la présentation des textes et celles de la

maison Thérien pour l'exécution de cette très jolie plaquette, consacrée à un poète délicat, à un prosateur lucide et à un homme intelligent.



146 Nous tenons ici également à mentionner comme autre initiative de l'Université de Montréal, l'octroi d'un prix littéraire que vient de lui confier la maison Thérien Frères. Il sera attribué à la meilleure œuvre écrite par un parlant français habitant hors de France. Le prix est substantiel, mais ce que nous voulons retenir ici c'est la pensée du donateur et le choix de l'organisme auquel il a confié l'exécution.

Correspondance française, Hydro-Québec. Montréal. Bulletin de terminologie de la Société Radio-Canada. Études de vocabulaire de l'Académie Canadienne-française. Le Glossaire des termes médicaux hospitaliers. Ayerst, McKenna & Harrison, Montréal.

Hydro-Québec, c'est l'énorme entreprise qui centralise la production et la distribution de l'électricité dans la province de Québec. La société a des problèmes techniques et financiers de grande envergure; elle a aussi des problèmes d'un ordre mineur, mais qui à ses yeux doivent être réglés avec le même souci d'exactitude. La correction de la correspondance en est un dont elle a confié le soin à M. René Therrien, le directeur des Relations publiques. C'est ce qui nous vaut un petit traité de la "Correspondance française", que la Société utilise pour ses services internes. Qu'on n'y cherche pas l'art de bien écrire, mais l'art de bien présenter ce que l'on a écrit.

Nous remercions Hydro-Québec de sa collaboration et son personnel de la précision du texte et de la correction de sa présentation.

Nous tenons à mentionner ici également deux excellents bulletins de terminologie. Celui de Radio-Canada et celui de l'Académie Canadienne-française. L'un est consacré à la traduction ou à l'adaptation des termes techniques. Ainsi, il y a le bulletin de l'assurance, de la quincaillerie, de la comptabilité, de l'industrie, du commerce, de la finance. Ces textes sont mis à la disposition de ceux qui, voulant bien parler, ont besoin de connaître le mot juste employé en français pour désigner ceux que le Canadien ou l'Américain emploient au Canada. Instrument de travail excellent, ce bulletin est répandu dans tout le Canada français par la Société Radio-Canada: autre grande entreprise qui a des problèmes techniques et financiers importants, mais qui ne dédaigne pas les autres. Elle aussi tient à faire profiter le public des travaux que font ses spécialistes. Parmi eux, il y a Monsieur Jean-Marie Laurence, qui les inspire. C'est à lui qu'on doit ces excellentes études de vocabulaires. Il faut l'en remercier et reconnaître, une fois de plus, la très bonne influence qu'exerce la Société Radio-Canada dans le domaine de la langue française au Canada. On ne saurait trop souligner le rôle que la Société joue dans l'épuration du vocabulaire et de la langue courante.

147

Le bulletin de l'Académie Canadienne-française a une autre fonction: étudier les mots, le sens qu'on leur donne au Canada et les corrections qu'on doit y apporter. Avec sa précision ordinaire et sa langue d'une exceptionnelle qualité, M. Victor Barbeau apporte à ce travail toute sa fougue et toutes ses connaissances. Son bulletin est plus qu'une simple énumération de termes; il contient des études de vocabulaire fort intéressantes.



Ces trois exemples montrent l'effort que l'on fait dans le milieu canadien-français en ce moment pour épurer la langue,

pour lui rendre sa correction tant par l'exactitude et le choix des mots que par la qualité de la langue écrite.

148 On pourrait ajouter un quatrième exemple : "Le Glossaire des termes médico-hospitaliers", dont un de nos collaborateurs se chargera de dire le bien qu'il en pense. Ce que nous tenons à signaler ici, c'est que la maison Ayerst, McKenna & Harrison a payé les frais d'édition de cette plaquette. Mais Ayers, McKenna & Harrison, n'est-ce pas ce grand laboratoire de produits pharmaceutiques où l'actuel recteur de l'Université a joué, pendant longtemps, un rôle de premier plan dans l'organisation et la direction de la recherche ?



Structures Sociales du Canada français. Aux Presses de l'Université Laval (Québec) et à l'Université of Toronto Press (Toronto).

"Structures Sociales du Canada-français" est un autre livre que la Société Royale du Canada vient de faire paraître dans sa collection Studia Varia. On y trouve des études sur les cadres du Canada français: cadres religieux, scolaires, politiques, juridiques et économiques. En somme, comment cette société canadienne-française — si différente de l'autre — est structurée, comment ses institutions ont évolué et quel aspect elles prennent actuellement face à ses voisins: colosses qui, trop souvent, ignorent son existence, mais qui doivent savoir dans quel cadre le milieu agit, pense, évolue, pour le juger. C'est cela qu'un certain nombre de membres de la Société ont voulu présenter à leurs lecteurs. Parmi eux, il y a MM. Guy Sylvestre, Jean-Charles Falardeau, Maurice Lebel, Louis-Philippe Audet, Jean-Charles Bonenfant, Louis Baudouin, fidèles parmi les plus fidèles membres de cette Société Royale du Canada qui, chaque année, se réunit dans une université différente, afin qu'elle puisse prendre contact

avec le milieu intellectuel du Canada. On la connaît peu en dehors d'un certain groupe assez fermé. Ailleurs, on la considère comme un milieu anglicisé, qui pactise avec l'adversaire. Et, cependant, la Société réunit un certain nombre des esprits les plus marquants au Canada français. Il s'y trouve des écrivains, des sociologues, des économistes, des géographes, des juristes, des chimistes, des physiciens, des biologistes, qui sont parmi les mieux cotés dans leur sphère. Pourquoi faut-il que dans un certain milieu, aux vues un peu étroites, on se refuse à reconnaître ce qu'ils représentent pour le Canada français ?

149

Toponymie de Montréal. Bulletin no 4 du service d'urbanisme de la ville de Montréal. Juin 1966.

Veut-on connaître l'origine des rues de Montréal, qui peuvent prêter à des discussions longues et oiseuses ? Ainsi, *Pine Avenue*, qui selon les uns fut au début le nom de la Mère Despins de l'Hôtel-Dieu et, selon d'autres, simplement l'avenue des Pins à cause du nom même de l'arbre. L'auteur de "Toponymie de Montréal" indique que le nom de *Pine Avenue* fut donné à l'avenue en même temps que celui de *Cedar* et *d'Elm* était attribué à deux autres voies que l'on ouvrit en 1876. Cela est d'autant plus plausible qu'à l'Hôtel-Dieu, il n'y a jamais eu, semble-t-il, de mère Despins.

Mountain Street rappelle-t-il le nom de ce Bishop Mountain qui établit la religion anglicane au Canada au début du XIXe siècle et qui eut si souvent maille à partir avec Monseigneur Plessis, reconnu évêque de Québec par Rome et simple supérieur de l'église de Rome par Londres ? C'est tout simplement la rue de la Montagne, ancien chemin des Indiens qui conduisait à la montagne, disent les toponymistes de Montréal: ces technocrates de l'urbanisme devant lesquels il faut s'incliner puisqu'ils savent, eux, pour avoir longuement

étudié le problème. C'est à eux que l'on doit cette brochure bien présentée et remplie de précisions utiles. Enfin, on sait qu'il y a à Montréal une rue Charles Dickens. Par eux, on apprend également que la voie étroite, qui mène de St-Hubert au Parc Lafontaine ne rappelle pas le nom de Napoléon 1er mais celui, beaucoup plus modeste, d'un petit-fils du notaire Jean-Marie Cadieux, né le 22 janvier et décédé le 12 septembre 1833: pieux hommage rendu à un enfant qui n'eut que le temps de naître et de mourir, au lieu d'être un rappel glorieux de celui qui, pendant vingt ans, conquiert et transforma l'Europe. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi à cause de la faible longueur de la rue et du peu d'intérêt qu'elle présente.



En lisant la brochure du service d'urbanisme, on est frappé une fois de plus par la difficulté d'identifier l'origine de la plupart des rues de la ville. Comment peut-on savoir que la rue Pontbriand rappelle le nom de Monseigneur Pontbriand, évêque de Québec de 1708 à 1760: époque difficile; que Plessis est le nom d'un de ses successeurs; que Rameau est là non pour qu'on se souvienne du grand musicien français du XVIIIe siècle, mais de l'auteur d'un des premiers ouvrages sur l'histoire du Canada. Cela pose, une fois de plus, la nécessité de donner le nom complet de celui que l'on veut honorer. Si, malgré le vœu exprimé par quelques inconnus, sans attaches particulières à notre pays mais électeurs, on accédait à la demande de l'Université de Montréal de changer l'avenue Maplewood — qui ne veut rien dire — en rue Édouard-Montpetit, il faudrait que le nom entier soit mentionné. Il y a des précédents. Ainsi, la rue Henri-Bourassa, qui rappelle le tribun verbeux et vigoureux et l'homme politique aux larges vues que fut Henri Bourassa, pendant les trente ans qui vont de 1900 à 1930: période la plus

active de ce grand opposant au colonialisme triomphant de l'Angleterre.

Il faut féliciter et remercier le service d'urbanisme de la ville de Montréal et aussi l'auteur de ce long, patient et intelligent travail de compilation: M. Georges F. Séguin.

La formation culturelle des cadres et des dirigeants, par Joseph Basile. Bibliothèque Marabout. Préface de M. Jean Puitton de l'Académie française. 151

Il ne suffit pas d'être un bon technicien, un homme au courant du détail de son métier, un excellent spécialiste de la vente, des achats, de la production, de la finance de l'entreprise. Tout cela est bien, mais dans l'Entreprise moderne, il faut être davantage. Voilà ce que tend à démontrer, M. Jean Basile dans ce livre plein de substance. "L'art des arts, note M. Jean Puitton dans sa préface, demain plus encore qu'aujourd'hui, se résume à un seul souci: former des chefs, aider les grands solitaires responsables. Susciter des esprits capables de comprendre et de diriger les petites et les grandes entreprises, lesquelles d'ailleurs se ressemblent, car elles ne diffèrent que par l'échelle". Voilà ce à quoi tend M. Basile dans sa très intéressante étude.